



HAL
open science

Idée pour un cauchemar

Jean-François Lyotard, Jacques Munier

► **To cite this version:**

Jean-François Lyotard, Jacques Munier. Idée pour un cauchemar. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1989, 1, pp.13-20. hal-03376490

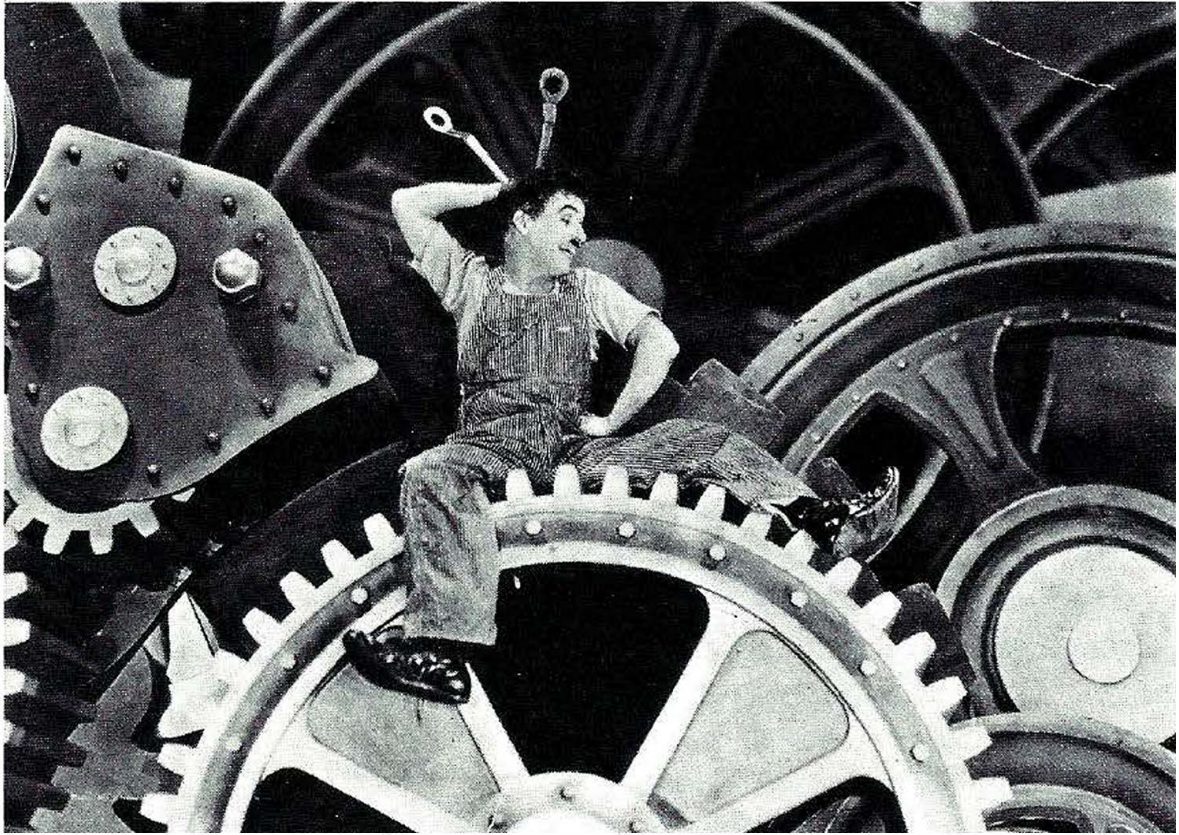
HAL Id: hal-03376490

<https://hal.science/hal-03376490>

Submitted on 5 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



IDEE POUR UN CAUCHEMAR

Jean-François Lyotard

Philosophe, Distinguished Professor à l'Université de Californie, J.-F. Lyotard poursuit actuellement sa réflexion sur *Le Différend* (Minuit, 1986). Il a bien voulu nous confier le texte de son entretien avec Jacques Munier sur France-Culture ("Les Chemins de la Connaissance", février 1989).

Jacques Munier : *Aujourd'hui la nouvelle culture planétaire et technique, efface les temporalités locales. Le futur tend à devenir un ensemble de conséquences prévisibles. Le dispositif technique s'étend et se développe et semble n'avoir d'autre finalité que son propre développement. A ce stade, le seul événement, le seul vrai défi, pour Jean-François Lyotard, est cosmique. C'est l'explosion du soleil dans quatre milliards et demi d'années. Le temps s'allonge et se contracte à la manière d'un gigantesque pneuma, battant la chamade à la cadence du césium.*

Jean-François Lyotard : Le mot "temps", signifie plusieurs choses. D'abord c'est le temps de la conscience. On vit maintenant, mais dans ce maintenant on a un avant et un après, on a de la mémoire, des anticipations et des projets. ensuite ce que l'on appelle le "temps réel", expression qui a cours dans la pensée de la communication. Il est celui de la théorie du mouvement en général, c'est-à-dire de la physique et de la mécanique. Il gouverne de plus en plus notre façon d'approcher l'expérience, d'avoir de l'expérience, ou du moins d'être dans l'expérience.

Je veux dire par là notamment des choses que chacun connaît : la nécessité de programmer son temps sur six mois, un an ou deux ans. La vitesse d'actualisation des activités, la nécessité de pouvoir mobiliser une information, ce que l'on appelait autrefois "souvenir". Mais le souvenir appartient au temps de conscience, c'est une représentation du passé, tandis que l'information reste identique à elle-même quand elle s'actualise. Le temps mécanique est celui où l'on remet l'aiguille à zéro tous les matins, où l'on détermine un laps de temps à saturer et où l'on calcule ce qu'il y a à mettre dans ce laps de temps; l'ensemble du système est ainsi disposé que ce qui est important est ce qui est utilisable. On met en mémoire ce qui arrive à titre d'information, on l'utilisera dans les activités à venir. Nous sommes conduits à n'accueillir que des "événements" dont on peut anticiper la valeur informative.

Vous avez dénoncé la confusion entre souvenir et information. Est-ce que cela n'est pas justement, l'indice d'une considérable mutation de notre rapport au temps ? Et qui concerne le philosophe évidemment.

Oui, parce que, voyez-vous, on peut toujours dire que le souvenir est le souvenir d'un événement passé et qu'un événement est, par définition, quelque chose qui donne une information qui apprend quelque chose que l'on ne savait pas. C'est quelque chose qui arrive. Comme disait Wittgenstein : "Le monde est l'ensemble de ce qui arrive".

Mais c'est que ce qui est arrivé n'a pas seulement donné l'information, il nous a affectés. Il y a toute une dimension sentimentale si vous voulez, affective, ou de l'affect pour parler comme Freud, qui manque complètement à la théorie de l'information. C'est pourtant la chose qui intéresse un Proust ou un Montaigne. Les écrivains sont intéressés non pas tant par l'événement comme information que par l'aura, le petit souffle, pour reprendre Benjamin, qui accompagne le souvenir en question. Nous avons avec notre passé, un rapport touffu, compliqué, incertain, une sorte de tissu d'associations. Les liaisons sont faites non pas en vue de l'information et de l'efficacité, mais sous l'égide des affects : "c'était bien", "ça me rappelle", ou "c'est aussi terrible que...". Cette anamnèse n'est pas pertinente d'un point de vue informationnel ou même logique. C'est elle qui est menacée par le temps mécanique. Elle ne sera pas tout à fait perdue, tant qu'on aura été des enfants. Parce que c'est l'enfance, cette mémoire affective. Mais le fait est qu'elle est peu prise en considération par ce qu'on appelle la société contemporaine.

On constate de plus en plus que les problèmes trouvent le plus souvent des solutions de type consensuel — c'est-à-dire, nés d'une négociation à tous les niveaux — et ça, ça modifie quand même beaucoup notre conception du futur, par exemple.

Quand vous dites "consensuel" cela mériterait que l'on y réfléchisse, parce que beaucoup de choses qui arrivent sont réglées sans le consensus de personne. Elles sont réglées quasiment de façon - "administrée", comme disait Adorno, c'est-à-dire gérée. Et il y a les moyens de gérer. Ce qui arrive, on le désarme. On le désarme en tant qu'émerveillement autant que possible, et on l'incorpore dans une mémoire en tant qu'information utile. Ainsi se constitue une espèce de réseau énorme (qui n'est même pas autour de nous, c'est nous qui sommes tissés dans lui), qui fonctionne comme une sorte de défense, de défensive, de stratégie défensive permanente, — ce que Freud aurait appelé un système "pare-excitation". Ce qui fait que quand on ouvre la télé, ou que l'on écoute la radio (un peu moins mauvaise en général), on

s'ennuie passablement, parce qu'il n'y a pas d'événements au sens de quelque chose qui peut nous affecter. Ce qui nous est donné par les médias n'est pas de la sensation, de l'*aïsthésis*, c'est du sensationnel. Il faudrait distinguer ce qui arrive et le sensationnel. Quand quelque chose arrive vraiment, on ne sait pas ce qui arrive. On ne sait pas immédiatement désigner, signifier, c'est-à-dire transformer de près ou de loin l'événement en information. Ça arrive avant de se signifier. Quand on le signifie, c'est déjà arrivé — la signification vient trop tard. On dit : Ah bon c'était ça ! C'est ce que dit très bien la langue courante "On tombe amoureux". C'est le "Einfall" ou le "fallen" allemand. On tombe. C'est ce que dit aussi le "occurrence" anglais. Cela vous court dessus, cela vous rencontre avant que vous sachiez ce qui vous a rencontré. Il y a là une espèce de renversement de l'avant et de l'après.

Ce sont des choses que Freud a admirablement aperçues (et Kafka). Toutes les notions de prématuration, d'après coup que ça signifie trop tard, que c'était déjà là. Le "présent" se donne comme passé ; le passé comme sens, au futur. Il y a eu un temps où ce temps paradoxal était vivant pour les sociétés humaines. Bien sûr elles ont toujours eu des "mémoires" sous une forme ou sous une autre. Les mythologies, les récits fondateurs, les histoires qu'elles se racontent officiellement ou officieusement (de bouche à oreille, vous savez, pendant que les femmes lavent le linge; pour l'officieux, on se réfère toujours aux femmes, du reste), tout cela c'était au fond de la "mémoire" au sens du *computer*. C'était un *computer* mal esquissé, mais qui marchait bien. Pourtant, cette mémoire-là, permettait aussi ce rapport au temps paradoxal. Elle remplissait certes la fonction mécanique de préserver la société contre ce qui pouvait lui arriver d'accidentel. Elle consistait en filtrages, en codes déjà établis, en manières de comprendre ce qui pouvait se passer. S'il y avait une grande peste, un incendie, c'était interprétable dans le système de significations de ces "mémoires". Tout cela est vrai. Néanmoins, ce que permettait cette mémoire, disons : *vive*, ainsi transmise de génération en génération, n'était pas simplement de traiter l'événement, c'était aussi de revenir sans fin, sur un événement déjà arrivé, de le "travailler", de faire varier son sens. Vous connaissez les difficultés que rencontrèrent les anthropologues avec les variantes des mythes et des récits, les hellénistes avec le panthéon grec. Il s'agit toujours d'un travail "des" origines.

Prenez cette culture qu'est le christianisme avec son énorme récit de base, sur lequel se sont greffés pratiquement, des millions de sous-récits qui ont commandé des conduites, des langages et des œuvres, pendant des millénaires. Il est clair qu'elle fonctionnait comme une "mémoire" informationnelle. Mais le christianisme obligeait aussi l'esprit ou l'âme à retourner en arrière pour réinterpréter les récits constitutifs de sa propre culture. Et donc, du même coup

pour réinterpréter son histoire, son organisation présente, son horizon, ses valeurs.

Prenez Augustin, le rapport d'Augustin avec le temps. Il marche dans les deux sens. Il n'est pas simplement tendu vers un avenir, et, du reste, pas pour le maîtriser, mais pour l'ouvrir, pour rendre l'âme apte à accueillir ce qui vient, puisque ce qui vient est donné par Dieu (voilà un filtre, n'est-ce pas ?). Il est aussi tourné vers le passé, il exige qu'on réinterprète ce qui est déjà advenu que la conscience s'examine dans un processus d'"anamnèse", (le terme est liturgique), de remontée vers le passé, vers le temps perdu. De ces opérations-là, qui sont des opérations mentales difficiles, des opérations "spirituelles" je ne vois aucun équivalent dans la société actuelle. Il y a bien sûr la psychanalyse, la pratique analytique, l'énorme effort, l'énorme travail d'anamnèse. Il y a aussi certaines traditions religieuses, pour autant qu'elles persistent vivaces. Et enfin, lorsque les artistes et les écrivains d'aujourd'hui «écrivent vraiment» c'est-à-dire inscrivent leur condition d'artiste ou d'écrivain dans leur œuvre, c'est évidemment selon cette anamnèse qu'ils travaillent. Mais vous voyez, cela fait au total très peu de monde. Ce n'est pas ainsi que fonctionnent les quatre-vingt-dix centièmes de la société contemporaine, mais selon l'information.

Lorsque l'on considère, l'évolution de la physique par exemple, qui s'intéresse beaucoup au temps, dans les trente dernières années, on se rend compte que les choses ont énormément évolué. Disons que dans les années cinquante, on n'était pas loin de penser que chez les physiciens, le temps n'existait pas. En tous les cas, pas sa forme de temps vécu, c'est-à-dire irréversible et continu — et aujourd'hui, je pense en particulier aux travaux de Ilya Prigogine et d'Isabelle Stengers, on revient en physique, à un temps qui est plus proche du temps de la description phénoménologique de la nature.

Vous savez, le temps vécu est quelque chose d'extrêmement compliqué, parce qu'il y a toujours différence. Distinguons un temps physique ou mécanique, c'est-à-dire la mesure du mouvement qui est paradoxal, du reste, parce que le mouvement lui-même présuppose le temps dans sa définition, est l'arbitraire de l'horloge. La physique a changé les horloges. On a cru qu'avant, avec le mouvement apparent du soleil, on avait le moyen d'isoler des unités de temps égales. On a trouvé mieux — on a pris la vitesse de la lumière comme unité de mouvement régulier et universel. Mais je laisse cela n'étant pas savant à ce sujet. De toute façon, on est toujours dans le paradoxe du temps d'horloge. Or, ce temps-là, il est impossible de s'en passer. Même quand nous parlons du temps vécu, vous l'avez dit vous-même, nous parlons aussi, pas seulement, mais nous parlons aussi de ce temps mécanique irréversible, où c'est toujours l'un après l'autre. Et même quand je dis : on retourne en arrière, ce retour en

arrière se fait une association après l'autre : en avant. Il "prend du" temps, comme on dit, le temps de se redonner (autrement). On ne peut pas se passer de cette succession.

Le temps vécu, tel que le décrit Husserl, ou Sartre après Augustin, avec les trois extases temporelles ; le passé, le présent, le futur, qui sont là ouverts à chaque instant, immobiles, assurant l'écoulement du temps dans leur fixité, - ce temps "temporalisant" est lui-même pris *dans* le temps physique. Il n'est pas exempté de la règle absolue et insurmontable du "l'un après l'autre", de la diachronie mécanique. La structure du "déjà plus, maintenant, pas encore", a beau être en elle-même immobile, elle est déplacée d'instant en instant, et elle est absolument incapable de surmonter cet "accablement", ce "vieillissement". Que la physique ait changé sa conception du temps, c'est vrai. Mais, que par exemple le temps soit apparu comme relatif à l'observation avec la relativité générale, cela veut dire seulement qu'il y a beaucoup d'horloges, de façons de compter le mouvement, du simple fait que chaque horloge est elle-même en mouvement : effet de paradoxe dont je parlais.

Je prends cet autre exemple : la physique a rétabli une espèce de temporalité historienne du cosmos avec l'hypothèse du Big-Bang. Cette hypothèse, vous le savez, bénéficie d'une bonne assise d'observations. Quand un objet s'éloigne dans l'espace cosmique, sa lumière "décline" : sur le chromoscope, elle se déplace vers le rouge. Comme c'est ce que l'on observe pour les galaxies lointaines, on a pensé qu'elles s'éloignaient. A partir de quoi l'on s'est dit : le cosmos est le résultat d'une explosion. C'est une modification considérable de notre idée du cosmos. Je ne sais pas quelle est l'influence idéologique de la bombe thermonucléaire sur cette idée. Je pense qu'elle n'est pas nulle. Mais quand on la compare avec la façon dont les Grecs par exemple ou les astronomes babyloniens concevaient le cosmos, soit un système de mobilités régulièrement récurrentes, la différence est aussi grande que celle qui sépare un temps cyclique et un temps historique.

Dans les années cinquante, les physiciens ont commencé à douter du temps, des phénomènes réels disons, en supposant une espèce d'éternité dans le fond, et ça me semblait un écho intéressant dans le domaine scientifique de ce que vous dites sur cet espèce d'effacement du temps à l'intérieur du développement de ce que vous appelez le programme par exemple. Et aujourd'hui à travers des travaux comme ceux de Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, il y a semblait-il une espèce de résistance à cet effacement du temps. Est-ce que ce n'est pas aussi le rôle de la pensée justement de rester ouvert à l'inattendu, même si toutes les conditions sont réunies pour qu'il n'y ait plus d'inattendu ? Toutes les conditions de la vie administrée, disons.

Ce qui me fait question, dans mes moments de pessimisme, c'est que, me semble-t-il, la science "administrée" a aussi les moyens de digérer même cette ouverture apparente. Au fond, que lui faut-il ? Une exception au principe général d'entropie. C'est-à-dire à l'idée générale, admise après Carnot depuis un siècle et demi en thermodynamique (laquelle a été une branche constitutive pour toute la science moderne) selon laquelle, un système donné étant par hypothèse différencié, doté d'un pôle chaud et d'un pôle froid, si ce système est isolé, au sens mécanique du terme, c'est-à-dire s'il est incapable d'emprunter de l'énergie à l'extérieur, sa différenciation interne, tend à disparaître. Le système est ainsi conduit vers l'état le plus probable, qui correspond à la distribution de ses éléments "au hasard". Je simplifie : une espèce de nuage de forte probabilité vient à la place d'un système structuré selon sa tension chaud/froid. La mort, par exemple, ce que nous appelons la mort, en est une illustration. Dès l'instant qu'un corps vivant ne peut pas continuer à utiliser de l'énergie externe, il perd sa différenciation propre de vivant et donc du même coup, il change d'état. Ce corps devient plus probable. L'ensemble de ses composants physico-chimiques se redistribuent et se mettent à travailler selon les seules constantes (encore improbables cependant) qui régulent le physico-chimique.

Et bien, ce qui m'inquiète, c'est que la science dure, avec son vieux temps, son vieil espace (vieux au sens moderne quand même) peut parfaitement faire, sans rien changer au fond, une exception à l'entropie. Elle dira que l'on est ici, c'est-à-dire cosmoloquement, sur cette petite planète d'un petit système stellaire qui lui-même appartient à une galaxie modeste, la Voie Lactée, que l'on est donc ici soumis à un processus d'entropie négative. Ce processus a pris naissance tout à fait par hasard, par conjonction de circonstances, mais une fois qu'il est en route, il se poursuit nécessairement. Il est à la fois le fait du hasard et soumis à sa propre nécessité, comme Monod l'avait expliqué. Un processus d'entropie négative est un processus de différenciation. Les énergies disponibles dans ce coin du cosmos permettent aux systèmes complexes que sont les éléments matériels et les corps où ils se combinent de se complexifier davantage, de se différencier davantage. Ainsi au hasard des composants qui se trouvent à la surface et dans l'atmosphère de la planète Terre, la synthèse très peu probable de corps dits inertes, est possible, elle permet de produire de la cellule vivante, puis le pluricellulaire qui lui-même se complexifie, et toute l'histoire que raconta Darwin se déroule. Ce n'est qu'un aspect très remarquable, du processus de complexification, toujours soumis à la double règle du hasard et de la nécessité ; tout ce qui a occasion de se complexifier se produit. Est éliminé ce dont la différenciation ne résiste pas à une autre complexité, quand celle-ci est entrée dans le champ d'énergie où la première doit puiser pour se maintenir. Avec l'énorme complexité dont

leur cerveau (lui-même hautement improbable) est capable, les humains finissent évidemment par l'emporter très largement (leur victoire s'appelle aussi pollution). Ils se rendent maîtres finalement de tous les êtres vivants qui étaient en compétition avec eux ; végétaux et animaux. Et puis, le processus se perpétuant à travers eux, ils sont contraints de réaliser tout ce que la complexité de leur cerveau leur permet de concevoir. Le processus s'appelle alors histoire des techniques, qui est aussi bien l'histoire des découvertes scientifiques, nous savons aujourd'hui que c'est un préjugé de les dissocier, elles ont seulement mis du temps à se synchroniser (encore le hasard et la nécessité). La situation aujourd'hui est telle que ce que j'ai appelé la "mémoire" (au sens informationnel) est une espèce d'énorme appareil technico-scientifique d'une efficacité sans comparaison (j'entends : comme "pare-excitation", comme neutralisation de l'événement). On s'aperçoit que même le système économique que l'on a appelé dans la tradition de gauche : le capitalisme, a cessé d'être controversable comme candidat à la différenciation et à la complexité. Vous voyez, même dans le bref intervalle de temps qu'est l'histoire humaine, on a l'impression que les différents modes d'assemblage des humains rendus nécessaires par le langage (lui-même maintenant complexe), ont été "essayés" par le processus d'entropie négative. Il y a eu des quantités d'essais pendant ces sept millénaires, depuis les premiers villages et les premiers empires. Ce qu'on a appelé le capitalisme, est le mode de l'être ensemble des individus et des collectivités humaines le plus différencié, parce que le plus complexe, et par conséquent le plus capable de se maintenir. Au fond, c'est cela que nous avons appris en politique depuis cinquante ans et qui a été le grand échec du communisme. Celui-ci n'était pas capable de relever le défi de la poursuite du développement. Mais ce développement, ce n'est pas les hommes qui le font. C'est plutôt le processus d'entropie négative qui produit la synthèse de l'humanité, comme il a produit la synthèse de la cellule vivante. Et comme il a engendré l'histoire des vivants, il a engendré l'histoire des humains qui apparaît alors comme une façon, incertaine et pourtant non quelconque d'optimiser la différenciation, de l'optimiser non pour les humains, mais pour l'entropie négative. Et les humains, ils courent après la complexification. Les humains, ils sont toujours en retard sur elle. Quand la roue a été trouvée (parmi les possibles concevables par le cerveau), quelle catastrophe ! Il fallait arriver à remodeler une société dans laquelle la roue devenait essentielle à la guerre, au commerce, à la domination, à la production. Même chose pour le gouvernail, pour la vapeur, pour l'électron qui commande les moyens de production et de destruction actuels.

Je reviens à ce qui m'effraie, c'est que cette même technoscience qui peut rendre compte selon les concepts de la physique, en tous les cas de la mécanique et de la dynamique classiques, d'un processus de développement (au

prix d'un petit renversement du principe d'entropie), va pouvoir dire : "mais on peut aussi comprendre ce que c'est qu'une marche vers l'avenir !" Cela m'effraie parce que vous voyez bien de quel genre d'ouverture il s'agit : elle est, quand même, toujours sous la règle de l'optimisation de l'efficience, c'est-à-dire d'un rapport *input - output*.. Optimiser la performance d'un système, c'est améliorer sa compétence. Et améliorer sa compétence, c'est saturer sa "mémoire" (son information, ses lois, et leur disponibilité). Saturer sa mémoire, c'est pouvoir anticiper tout événement. Cette "ouverture" au temps qui vient est de fait la clôture du futur incertain où se joue toute anamnèse.

Heureusement, ayant été enfants, et le restant, nous avons de quoi résister.